

LA COMMUNICATION INTERCULTURELLE AU SEIN DES ETABLISSEMENTS SCOLAIRES :
UN PLEONASME DE LA TRANSVERSALITE ?

CONFERENCE DE MALIKA LEMDANI

En guise d'ouverture interactive, je vous communique les 3 questions qui m'ont été posées au moment d'organiser notre échange. Vous pouvez les garder comme léger fil rouge pour l'exploration de la communication interculturelle que je vais proposer :

Question 1 : Quels avantages à s'intéresser aux diversités culturelles au sein d'un établissement scolaire ?

(J'admets le postulat sous-jacent : il y a des avantages à prêter attention aux diversités culturelles présentes dans une école. Quels sont-ils ? Peut-on les repérer dans nos pratiques professionnelles ? Qui en bénéficie ?)

Question 2 : Comment définir la communication interculturelle ? (Comprendre l'intercommunication : la communication réciproque. Donc notion de réciprocité, de transmission, d'échange. Les clichés, les stéréotypes, les préjugés : les insus de l'interaction. Les compétences interculturelles et la poétique de la relation)

Question 3 : Comment en faire une ressource plutôt qu'une difficulté ?
(Le difficile peut s'avérer une ressource. Là où la pensée et l'agir sont un peu chahutés, sont sollicitées nos capacités à questionner, réfléchir et parfois changer. Les défis à relever sont transversaux et vivants ; ils concernent l'autre et soi-même.)

J'ai fait suivre chaque interrogation de quelques notes personnelles mises entre parenthèses. Elles se retrouveront dans la trame de mes réflexions développées ci-après et peuvent faire office de « résumé » ou d'esquisse.

L'établissement scolaire et la diversité culturelle

On pourrait inverser le questionnement 1 et dire : sur le plan du vivre ensemble et des objectifs éducatifs visés par les établissements scolaire, y a-t-il une quelconque rentabilité, à évincer, ignorer, voire seulement à se désintéresser de la diversité culturelle (en s'efforçant de la réduire, de l'estomper, d'arraser les différences, par exemple) ?

Si je me place sur le plan d'un souhait de tranquillité lors d'un moment pédagogique réunissant des élèves agités face à un enseignant inquiet, les retombées à court terme d'une homogénéité de surface peuvent apparaître séduisantes. En revanche, si la réussite scolaire (en terme d'instruction traditionnelle), et l'épanouissement identitaire et altéritaire de tous les élèves sont visées, ma réponse est définitivement négative. Ni les élèves, ni les enseignants n'y « gagnent » rien. Surtout sur le moyen et le long terme. Pour proposer une réponse aussi tranchée, je m'appuie sur ma propre traversée existentielle et sur la réflexion nourrie de pratique dans les champs de la pédagogie et de la psychologie. Mes placements récurrents au sein de la diversité des cultures, par l'expérience directe et par l'analyse distanciée, m'autorisent aujourd'hui à oser dire et souligner ce non.

Je choisis pour « documenter » cette posture de remonter à l'époque de l'occupation de l'Algérie par la France et des démarches d'enseignement de la langue française pour ceux qui ne la parlaient pas à la maison. Les mêmes données se retrouvent, par exemple, pour l'enseignement du français pour les petits alsaciens, raconté par Husser dans son autobiographie retraçant les années 1914 à 1951 dans cette Alsace identitairement bousculée entre France et Allemagne. La méthode d'apprentissage est qualifiée de « directe ». Pour s'exprimer à l'école, il fallait utiliser exclusivement le français, même si (surtout si ?) on ne le connaissait pas ! Ne pas avoir le droit d'utiliser sa langue maternelle

pour laisser l'espace au français, laisser cette langue occuper « sa » place et imprégner la personne, cela s'accompagnait parfois de souffrances muettes. Contraindre un enfant au mutisme est une violence et nous savons le besoin de parler, à l'école aussi. Refouler des besoins... L'intention d'occire les diversités culturelles était clairement affirmée : c'est pour ton bien, claironnait-on (je paraphrase Alice Miller bien sûr). Dans la version colonisatrice, on voulait civiliser les indigènes, ces « sauvages », pour leur bien et la seule langue qui transmettait la civilité, la culture haute et noble était le français, prétendait-on. Sciemment, les langues autochtones n'étaient pas prises en compte, elles étaient disqualifiées comme inintéressantes, voire néfastes à l'apprentissage... Plusieurs ouvrages ont été consacrés à ce sujet. Dans le cadre de mes recherches, j'ai pu recueillir des témoignages poignants sur les langues et les cultures interdites. Mais, diront certains, c'était avant, tout cela appartient au passé, il faut cesser de ressasser... Les distances temporelle et spatiale peuvent brouiller le discernement.

Et aujourd'hui alors ? Et ici ? Et nous ?

Aujourd'hui, nous en savons plus : nous sommes éclairés ! Surtout depuis les travaux sur la double contrainte, les injonctions paradoxales, la loyauté écartelée. Depuis les recherches de Watzlavick et de ses collègues de l'école de Palo Alto, nous avons été alertés sur les dégâts portés à la vie et la santé des personnes exposées à des demandes impératives contradictoires, avérées ou insidieuses. « Sois toi-même, mais ne parle pas ta langue », par exemple. Sur le plan identitaire, les effets sont quasi palpables : mutisme, confusion, paralysie et autres tentatives suicidaires, plus ou moins violentes. Sommez une personne d'être authentique et, en même temps, demandez-lui d'évacuer des parties d'elles-mêmes que vous ou d'autres jugez inadéquates, elle se trouvera condamnée au mal-être car elle doit, pour répondre aux injonctions, trancher dans ce qui est vital pour sa santé globale.

La manipulation langagière que j'ai mentionnée plus haut en est un exemple parlant, tant la langue est un paramètre central de la construction culturelle et identitaire. Mais il y en a d'autres, chacun de nous le sait pour soi, certains le savent aussi pour autrui. Pour les repérer la théorie du don avance une analyse sur trois niveaux — le sacré, le personnel et le public —, allant du moins au plus échangeable. Le noyau dit « sacré » peut occasionner des souffrances fortes s'il est mal traité, harcelé. Bien des dimensions identitaires sont enkystées dans ce lieu fragile et fort. J'ai dirigé des sessions de formation des enseignants où nous avons essayé à l'aide d'exercices de distinguer ce qui relève de chaque niveau, selon les cultures des élèves et des enseignants concernés. Ces essais d'anthropologie éducative ont ouvert une entrée dans la compréhension et la pratique de la communication interculturelle avec les élèves, et aussi avec leurs parents.

Parfois des éléments culturels, irrecevables selon une norme extérieure annoncée ou sous-entendue résistent à la disparition ou même à l'estompage : alors, quel prix faut-il payer pour rejoindre les autres, être accueilli et se fondre dans une collectivité, lui « appartenir » ? Toute personne doit parvenir à être acceptée et reconnue pour ce qu'elle est et se sent être vraiment. Sinon, comment un enfant peut-il apprendre à l'école en étant diminué, estropié, tronqué ? Comment un adulte peut-il enseigner en étant entravé dans sa transmission culturelle pleine et entière ? S'ajuster aux autres en se désajustant de soi absorbe une grande énergie. Notre travail est d'aider à la mobiliser pour vivre, pour apprendre, produire et créer. Il semble que les enseignants et tous les professionnels de l'éducation soient pris eux-mêmes dans une contagion d'épuisement « identitaire » : les messages qu'ils reçoivent de la société sont parfois contradictoires. La diversité culturelle soupçonnée alimente souvent la peur. Que fait la formation quand les éducatibles et les éducateurs vivent le flétrissement de leurs bonnes intentions ? Incriminer tristement l'installation inexorable de la routine, c'est ne pas voir l'écoulement lent la sève vitale qui pourrait être freiné par un travail concret qui installe la diversité toujours dynamisante comme moteur et lieu de ressourcement.

2) Communication interculturelle : un pléonasme ?

Il faut être deux pour communiquer. Il y faut aussi deux directions, deux sens et un message à transmettre. Je vais poser donc quelques propos de définition. Lorsque les deux personnes communiquent, leurs cultures sont convoquées dans l'échange, dans une intercommunication chargée d'interculturalité. C'est donc là qu'il faut porter l'attention ; à la relation, à la réciprocité, à l'alternance, à l'échange, au lien, au souci de l'autre.

Alors, la communication interculturelle peut apparaître comme une expression redondante, pléonastique. Rappelons qu'un pléonasme désigne « une expression ou un mot qui répète volontairement ou non une idée déjà émise ». L'interrelationnel suppose l'activation des dimensions culturelles propres aux interlocuteurs.

Je vais m'autoriser une incursion dans le champ des métaphores avec celle qui m'a aidée dans mes cheminements inter et transculturels : la transhulance culturelle. Elle a été l'aboutissement d'un long travail de recherche personnelle et académique. En quelque sorte, elle m'a sauvée : elle m'a permis de « me mettre ensemble », (traduction de *to put myself together*). Plusieurs cultures peuvent coexister dans une personne et entre les personnes. Les déplacements, les mouvements réguliers ou non, en alternance, les cheminements, les pauses et les ressourcements sont notre lot d'humains complexes et divers. Comme Tisseron, j'ai trouvé ma métaphore, et depuis je sais que je ne suis pas égarée, qu'il y a des errances enracinées, comme l'a écrit Edouard Glissant.

Je raconte parfois cette anecdote : dans les années nonante, chaque fois que je traversais la Méditerranée, une collègue suisse me disait gentiment : « Je vais t'imaginer là-bas sous ton palmier et tes jasmins. ». Elle ne connaissait rien de mon espace culturel là-bas, elle l'imaginait à l'aide de clichés orientalistes qui m'ont d'abord laissée perplexe. J'allais à Alger, une capitale moderne de plus de trois millions d'habitants... Mais, détail singulier, ma maison avait bien un palmier au coin du jardin et des buissons de jasmins encadraient la terrasse. Il faut cependant ajouter que le palmier était le seul de cette partie de la ville, il était un point « unique » dans l'alentour, une originalité pas du tout généralisable en l'occurrence. Donc, la représentation était exacte et erronée à la fois. La définition identitaire de mon amie m'envoyait une image de moi à laquelle je ne m'étais jamais confrontée. Dans ma seule dimension culturelle algéroise, j'étais déjà dans la complexité et le nuancement, l'alternance, la transhulance, le mouvement et la souplesse. J'ai appris à comprendre cela, à l'accepter, à l'aimer, à « voir » ma constitution culturelle et sa diversité et à y emmener les autres pour y découvrir la leur.

Ainsi, accueillir l'autre, c'est l'autoriser à vivre « authentiquement », avec ce qu'il est. Un travail de requalification du divers est parfois nécessaire.

3) Une difficulté et une ressource

Pouvoir s'exprimer, pouvoir communiquer et rencontrer l'autre dans l'échange constitue un droit humain élémentaire. Empêcher la communication, obturer la circulation fluide des paroles revient à contribuer (souvent de manière inconsciente, j'en conviens) à le bafouer. Nous avons souligné que les énergies identitaires propulsent les apprentissages dont nous avons la mission en tant que professionnels de l'éducation de faciliter, de permettre, d'accompagner. Des compétences personnelles et professionnelles sont à acquérir et à développer pour se prémunir contre la violence des échecs de la communication.

Voici 3 pistes de réflexion et d'action :

Des objectifs :

- prendre conscience de la dimension centrale relationnelle pour la communication visée.
- Etre acteur (conscient) de sa propre culture (et de ses diverses composantes) en interaction avec d'autres cultures.
- Valoriser l'altérité : l'autre, cela signifie quoi pour le candidat à une bonne communication interculturelle ?

Une démarche :

- Un travail autobiographique conséquent est à faire pour comprendre sa propre construction identitaire ; l'examen de mes valeurs, opinions, attitudes, détestations et penchants, etc. (pour ainsi dire, il faut développer des capacités d'auto-observation, voire d'autoévaluation).
- Analyser nos pratiques avec des protocoles interculturels : éthique de la responsabilité, du respect, de la réciprocité.

Des résultats :

La compétence la plus élevée est la compétence transculturelle : elle suppose l'intégration de valeurs autres que celles de sa propre culture.

La communication libérée de la PEUR. La peur de parler, la peur d'écouter et d'entendre paralyse l'agir. Savoir décontaminer l'échange et la relation.

Se sentir prêt à accepter et à tenir le rôle d'intermédiaire, une sorte de médiateur en cultures, dans des situations de tension, de malentendus ou de conflits.

Bibliographie

Butler, Judith (2007). *Le récit de soi*. Paris : PUF, « Pratiques théoriques ».

Chasle, Raymond (2003). *Qui a peur de la culture ?* Paris : Publisud.

Crépon, Marc (2008), *La culture de la peur*. Paris : Galilée.

Glissant, Edouard (1996). *L'introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard.

Hall, Edward T (1987). *Au-delà de la culture*, et (1978). *La dimension cachée*. Paris : Seuil.

Husser, Paul (1989). *Journal d'un instituteur alsacien*. Paris : Hachette.

Lakoff, George & Johnson, Mark (1985). *Les métaphores de la vie quotidienne*. Paris : Les Editions de Minuit.

Lemdani, Malika (2004). *Transhumer entre les cultures*. Paris : L'Harmattan.

Martinez, Pierre et al. s/d (2008). *Plurilinguismes et enseignement*. Paris : Riveneuve éditions.

Miller, Alice (1984). *C'est pour ton bien*. Paris : Aubier Montaigne.

Tisseron, Serge (2007). *Comment Hitchcock m'a guéri*. Paris : Nathan.

Watzlavick, Paul & al. (1976) *Changements, paradoxes et psychothérapie*. Paris : Seuil.